

CHAPITRE VI

Depuis des semaines, les colonnes d'immigrants blancs s'avançaient vers l'Oregon et la Californie le long de l'Arkansas et de la Platte. Leur progression mettait en fuite les troupeaux de bisons qui paissaient sur les berges et à l'intérieur des terres un nombre grandissant mourait sous les balles de chasseurs sans scrupules. Sur de larges étendues, foulée sans pitié par les roues des chariots lourdement chargés, par des milliers de sabots de chevaux et de bœufs, rongée jusqu'à la racine par les bêtes affamées, l'herbe tendre de la prairie disparaissait peu à peu, et comme le gibier désormais, le bois se faisait rare.

Soucieux, le conseil tribal rassembla son état-major autour de lui. Quelques jours plus tôt, des éclaireurs avaient été envoyés aux quatre points cardinaux afin de repérer un endroit paisible, ensoleillé et giboyeux où la tribu pourrait s'installer sans avoir à craindre la menace latente de la faim. Un à un, par petits groupes de deux ou trois, les jeunes braves ralliaient le village et on commentait les rapports qu'ils dressaient de leur mission.

Pour l'occasion, le grand conseil des Sages et les membres les plus imminents et les plus honorés des sociétés guerrières étaient réunis pour écouter le récit des éclaireurs et décider quelle ligne d'action adopter. A l'issue des palabres, le conseil convint, unanime, de déplacer le camp vers le Nord ; plus tard, lorsque l'été serait là, alors on regagnerait les plaines pour les fêtes et les cérémonies traditionnelles que depuis des lunes et des lunes, ils avaient coutume de célébrer avec les autres bandes cheyennes du Sud et les tribus arapahoe et dakota amies.

Satisfaits de la conclusion de l'assemblée, celle-ci fut levée et les guerriers quittèrent le tipi du conseil. Ils se dispersaient lentement par petits groupes lorsqu'un mouvement inhabituel à l'entrée du village attira l'attention de Première Neige, qui avait eu aussi le privilège de participer aux débats. Il s'apprêtait maintenant à aller pêcher mais, intrigué, il revint sur ses pas et s'approcha pour observer la scène tout à son aise. Serré de près par un large cercle de braves, de femmes et d'enfants dont l'ampleur allait en grossissant, un homme blanc d'une quarantaine d'années s'avancait doucement vers le cœur du campement cheyenne. Un sourire tranquille flottait sur ses lèvres, tandis qu'il se frayait un chemin au travers de la foule qui le dévisageait avec un évident mélange de curiosité, de suspicion et de méfiance, en tenant par la main un garçonnet de huit ou dix ans aux cheveux dorés comme le soleil.

La masse du cortège se dirigea ainsi vers le centre du village et on guida l'étranger et l'enfant vers les dignitaires encore assemblés autour de Grand-Bison, jusqu'à ce que tous deux se trouvassent exactement vis à vis de Trois Fusils.

Alors, en cet instant précis où le regard de Trois-Fusils se posait sur l'homme, il se produisit une chose étrange. Le visage du guerrier blêmit et son grand corps, frissonnant d'un long tremblement, se raidit. Il tendit la main vers l'étranger et d'un même mouvement, comme poussés tous deux par la même impulsion, l'homme rouge et l'homme blanc se détachèrent du groupe soudain muet qui les entourait ; ils firent l'un et l'autre un pas en avant et, lentement, très lentement, franchirent l'espace -quelques coudées à peine- qui les séparait.

Maintenant, ils se trouvaient si proches l'un de l'autre, que l'étranger pouvait entendre la respiration rapide du guerrier, sentir sur son visage son souffle haletant. Un geste aurait

suffi à le toucher, mais ils étaient tous deux en proie à une émotion si vive et leur bouleversement était si profond qu'ils ne pouvaient esquisser un geste de plus ; alors pendant un long instant ils se fixèrent l'un l'autre, les yeux brillant de larmes, jusqu'au moment où, dominant enfin son égarement Trois Fusils parvint à murmurer d'une voix désarticulée :

« Loup Gris ?... »

Et à son tour l'étranger prononça dans un souffle :

« Trois Fusils, mon frère, mon ami, oui, c'est bien moi, Loup Gris... »

Nul n'entendit les mots qu'ils venaient d'échanger mais tous les virent s'étreindre, comme deux frères qui se retrouvent après la déchirante épreuve de la séparation.

A la vue de ces deux hommes enlacés, l'émotion les gagna tous et le silence se fit plus lourd, plus oppressant.

Aucun villageois n'avait vu Trois-Fusils verser une larme depuis la mort de son tout-petit, il y avait déjà des hivers et des hivers. Quel était donc cet homme, cet étranger de belle prestance, habillé d'un costume élégant en cuir souple, brodé à la manière indienne, qui avait ainsi le singulier pouvoir d'ébranler la force mentale d'un maître guerrier tel que Trois Fusils, réputé parmi tous les siens pour son remarquable sang-froid et son impassibilité coutumière ? Mais, à l'exception peut-être des anciens, de ces vieillards dont la mémoire fidèle conserve malgré le temps le souvenir inaltéré des images d'autrefois, aucun membre de la communauté n'eut le loisir de répondre à cette question qui fusait silencieusement de toutes les bouches.

Trois-Fusils se retira alors avec l'étranger et l'enfant sous son tipi, suivis par quelques sages. Avec des regards interrogateurs et perplexes, des haussements d'épaules dubitatifs, les villageois s'en retournèrent vaquer à leurs occupations respectives. Joie-des-Esprits rejoignit le sang-mêlé.

« Première-Neige ? Tu ne voulais pas aller pêcher ? l'interpella la jeune fille avec un joli sourire. J'aimerais t'accompagner, si tu veux bien... »

Et comme le garçon acquiesçait d'un petit signe de tête distrait en se mettant en marche vers la rivière, elle remarqua doucement :

« Tu as l'air tout drôle, à quoi songes-tu donc ?

- A cet homme...

- Le connaissais-tu ?

- Non, mais c'est bizarre, j'ai l'étrange impression de l'avoir déjà rencontré... où et quand, je l'ignore totalement... En vérité, ce qui m'a le plus frappé c'est la réaction de mon père ; as-tu vu comme il paraissait bouleversé ? On aurait dit qu'il... »

Le jeune sang-mêlé s'interrompt, plongé dans les méandres de ses pensées.

« Je t'en prie, poursuis, l'invita-t-elle.

- On aurait dit qu'il avait la vision d'un fantôme- l'esprit réincarné d'un homme qui serait mort autrefois et revenu à la vie aujourd'hui. Et je jurerais que certains parmi les plus anciens de nos braves ont ressenti exactement la même chose.

- Comment cela ?

- J'ai bien observé la réaction de nos sages, de Plume-des-Ténèbres, Grand-Bison et des autres qui se tenaient dans le cercle autour de l'étranger : il m'a paru évident qu'un bon nombre d'entre eux ont reconnu dans ses traits ceux d'une très vieille connaissance...

- Oui, tu as peut-être raison, j'ai cru percevoir une impression similaire

- J'avoue que cela m'intrigue, Joie-des-Esprits. J'ignore encore qui est cet homme, et quelles motivations ont pu le pousser vers nous avec un si jeune enfant à ses côtés, mais j'ai bien la ferme intention de le découvrir... »

Première-Neige se tut soudain, envahi par un étrange pressentiment. Il regarda Joie-des-Esprits, qui agenouillée sur le sable de la berge, préparait un appât.

« Et si cet homme était... »

Le sang-mêlé massa ses tempes palpitantes comme pour apaiser le tumulte intérieur qui l'agitait soudain, se répandait dans ses veines comme un flot bouillonnant :

« Si cet homme était mon *vrai* père ? »

Stupéfaite par la suggestion de son ami, Joie-des-Esprits laissa tomber la nasse d'osier dans laquelle le poisson serait capturé.

« Tu es fou, lâcha-t-elle malgré elle, c'est impossible, réfléchis ; tu sais comme moi que ton père blanc est mort quand tu étais tout enfant.

- Ma mère a perdu la vie en me mettant au monde, mon père s'est laissé mourir de chagrin peu après : oui, c'est ce que Chasseur-Habile et les nôtres m'ont toujours dit. Mais si cela était faux ? Si la vérité était autre ? Peut-être ai-je été abandonné par mon père de sang parce que j'étais à moitié indien ? Ou peut-être m'a-t-on enlevé à lui pour donner un fils à un homme qui pleurerait le sien ?

- As-tu seulement conscience de la gravité de tes paroles, Première-Neige ? Accuser tes semblables, c'est mal. Et injuste.

- Tu te trompes, Joie-des-Esprits, je ne porte d'accusation contre aucun des miens, et je ne blâmerais pas non plus Chasseur-Habile d'un tort que je ne pourrais prouver ; j'essaie simplement de comprendre. Cet homme n'a rien d'un colon, ni d'un trappeur, mais sa veste est brodée à la manière de notre peuple ; tout m'invite à croire qu'il a vécu dans son passé des événements qui le lient aux nôtres... Et comme je suis à moitié blanc moi-même... »

Se relevant d'un bond de terre, Première-Neige conclut :

« Je n'ai qu'un seul moyen de vérifier si je que j'avance a un quelconque fondement.

- Attends, je t'en prie, le retint Joie-des-Esprits en agrippant son bras, vaguement effrayée par la détermination qu'elle lisait sur son visage cuivré, l'assurance qui émanait de toute sa personne.

- Comprends-moi, insista-t-il, je dois savoir qui est cet homme.

- Bien sûr, Première-Neige, je te comprends. Mais il faut que tu soies patient : Trois Fusils a réuni le Conseil des Sages autour d'eux ; il serait assez mal avisé de les interrompre.

- Tu as raison, concéda-t-il à regret et, jetant un regard résigné vers le tipi où Trois-Fusils et les dignitaires de la tribu s'étaient isolés avec l'étranger depuis de longues minutes, le sang-mêlé se rassit. Il entoura les bras autour de ses jambes et, la tête sur les genoux, il s'efforça de réfléchir sereinement.

Mais bien vite le doute vint s'emparer de lui. Il devait bien admettre que les arguments de Joie des Esprits étaient forts, alors que bien peu de choses à l'inverse justifiaient son raisonnement. Peut-être s'était-il tout simplement laissé emporter par son imagination ? Il se sentit même un peu coupable d'avoir préjugé aussi promptement de la loyauté des siens ...

Alors pourquoi, s'interrogeait-il, pourquoi avait-il si spontanément associé la pensée de son père blanc, qu'il n'avait jamais vu, à cet homme qu'il ne connaissait pas davantage ? La question restait sans réponse. Dans l'expectative, dérouté et ne sachant plus quoi penser, il essaya de se concentrer sur un autre sujet de réflexion. Il n'y parvint pas et se mit à triturer machinalement entre ses longs doigts nerveux un tendon de bison. Un jeune garçon surgit alors à quelques pas d'eux et l'interpella :

« Première Neige ! Ton père veut te voir, il dit que c'est important ! »

A ces mots, le sang-mêlé sentit à nouveau son cœur frapper de grands coups dans sa poitrine mais, refusant de laisser paraître devant la jeune fille la moindre trace de l'émotion grandissante qui l'étreignait, il se ressaisit prestement et c'est après s'être composé un visage impassible qu'il échangea un regard avec Joie des Esprits. Elle lui offrit en retour ce sourire, doux comme le toucher d'une caresse, qu'il aimait tant ; elle l'en enveloppa comme pour lui dire : « va, aie confiance » et sa chaleur le suivit tandis qu'il s'éloignait vers le village. En cet instant, la jeune femme admirait avec quelle maîtrise le garçon savait commander à ses sentiments, brider ceux qu'il ne jugeait pas dignes d'un guerrier, et avec quelle fermeté il venait de museler l'excitation qui l'avait gagné.

Pourtant, une certaine appréhension lui serra le cœur quand elle vit les vieux sages quitter un à un le tipi de Trois Fusils pleins de gravité. Au milieu de ce cercle éminent aussi austère et taciturne qu'une assemblée de juges, dont il sentait les regards peser sur lui et le jauger, Première Neige ralentit son pas ; n'était-ce pas là un avertissement que les dignitaires lui lançaient, un signe ? Il faillit demander : « que se passe-t-il ? Quel est cet homme qui attend avec mon père Trois Fusils ? », mais il se ravisa : quelle importance, dans quelques secondes, il serait fixé. Son hésitation pourtant n'échappa pas au perspicace Plume des Ténèbres, le vieux chaman, qui tranquillement lui dit :

« Ce jour est un grand jour pour toi et les tiens, mon fils. Ne crains pas ; les esprits sont bons et ils veillent sur toi. »

Première Neige gratta la peau qui habillait l'entrée du tipi pour annoncer sa venue et se glissa à l'intérieur.

« Tu m'as demandé, père ? Me voici.

- Bien, approuva le brave avec un sourire ; assieds-toi, mon fils. Vois-tu cet homme près de moi ? Son nom est Loup Gris ; il arrive d'au-delà la grande prairie de l'Est. L'enfant qui est assis à ses côtés est son fils cadet, Erin. Ils ont parcouru tout ce chemin pour te rencontrer.

- Mon ami Abel Chasseur Habile m'a beaucoup parlé de toi ; je suis très heureux de faire ta connaissance, Première Neige, dit Loup Gris en se levant pour accueillir le jeune homme.

- Tu prétends que Chasseur Habile est ton ami ?

- Oui, Première Neige, l'un des plus grands et des plus fidèles même.

- Alors je suis heureux moi aussi de te connaître, Loup Gris. Soyez les bienvenus, ton fils et toi.

Souriant à l'enfant qui ne le quittait pas des yeux, Première Neige punctua son salut d'un petit signe de tête à la fois plein de déférence et de dignité, puis accepta la cordiale poignée de mains que le Blanc lui offrait. Muet et grave, il planta son regard dans celui de l'étranger comme pour défier cet inconnu qui le dévisageait avec une insistance trop ostensible. Pourtant, sous ce regard lumineux qui le fouillait jusqu'au plus profond de lui, le sang mêlé sentit une onde de chaleur et de paix courir sur tout son corps. Alors, il s'entendit psalmodier des mots qui étaient ceux d'un autre peuple, d'un autre temps. Les mots d'une oraison en vieux dialecte gaélique, le langage de ses ancêtres irlandais. Des paroles que Chasseur Habile avait composées pour lui autrefois, quand il était encore enfant et que, depuis, il récitait parfois en secret, comme un poème, comme une litanie, lorsque le songe de son père de sang visitait son esprit...

Tout petit alors, il les avait répétées des dizaines de fois pour les graver à jamais dans sa mémoire. Et en cet instant, il lui suffisait de fermer les yeux pour que chacun des mots de cette étrange prière affleurât à nouveau dans sa conscience avec la légèreté d'un chant... Et sans trop savoir, ou oser s'avouer, pourquoi, il espérait très fort que l'étranger allait comprendre l'émouvant message qu'ils portaient.

« Mon père dont je ne connais ni le visage, ni le souvenir, moi Nathanaël Première Neige, j'invoque ton nom.

Car je le sais, d'ici-bas ou de là-haut, de cette vie mortelle ou du cœur de l'éternité, ton esprit me suit pas à pas sur le chemin que la destinée a tracé devant moi. Il est mon guide et mon protecteur.

Ton esprit m'insuffle la force de vie et m'aide à grandir, il apaise la souffrance de mes blessures et m'apporte la guérison. Il me soutient quand je doute, dissipe mes peurs et mes angoisses quand je chemine dans la nuit et me relève quand je trébuche.

Ton esprit fait de moi un fils aimant et digne pour l'homme rouge qui m'a reconnu comme son enfant et l'enfant de son peuple.

Pour tous ces bienfaits, toi mon père, je t'honore et te bénis... »

La voix du sang-mêlé mourut dans un murmure et le silence se fit. Mais à cet instant, Première Neige le savait, son intuition ne l'avait pas trahi ; et le soupçon qu'elle avait fait naître grandissait en conviction, en une certitude imparable, qui aurait balayé le doute le plus enraciné du plus incrédule, tant la réaction de l'étranger était éloquente.

Première Neige avait parlé doucement, mais quand les premiers mots avaient franchi le seuil de ses lèvres, l'homme blanc avait tressailli de toutes les fibres de son être puis il s'était figé, étourdi et pétrifié comme si un coup violent venait de lui être asséné... Quant à Trois Fusils, on le sentait ému et bouleversé lui aussi, ébranlé par le clairvoyant instinct de son fils adoptif.

Sans quitter l'étranger des yeux, celui-ci rompit alors le silence et en langue cheyenne cette fois il l'interpella :

« Toi qui portes un nom indien, toi que Trois Fusils mon père rouge appelle son frère, réponds-moi et dis-moi la vérité sans détours : es-tu *cet homme*. Es-tu mon père de sang? »

Dans la confrontation à laquelle ils se livraient l'un l'autre, le métis et le Blanc se faisaient face, tous deux de la même taille, de la même carrure.

Indécis, décontenancé par l'abord sévère du garçon qui l'éprouvait ainsi, Loup Gris voulut solliciter l'intervention de Trois Fusils et chercha fébrilement son regard. Alors,

comme l'Indien inclinait lentement la tête pour signifier son assentiment et l'encourager à parler, Loup Gris livra l'incroyable réponse :

« Oui Nathaniel : je suis Sean Moeran, ton père. »

Un sourire se dessina sur les lèvres de Première Neige, s'élargit pour éclairer tout son visage comme la lumière d'un flambeau. Un sourire chaleureux et franc, qui disait à lui seul la joie profonde et enivrante que l'aveu de l'homme blanc avait fait naître dans son cœur. Un sourire de bonheur, mais de reconnaissance et de gratitude aussi, qui en un instant, piétina leurs appréhensions, leur incrédulité, brisant à jamais l'infranchissable distance du temps et de l'espace qui les avait depuis toujours séparés.

La gorge nouée par l'émotion et mû par une impulsion irrépressible, Sean esquissa un geste dans la direction de son fils et faisant taire tout orgueil, Première Neige accepta sans réserve son étreinte. Il ne chercha pas à feindre, laissant s'exprimer librement la joie et l'émotion qui paralysaient ses membres. Comme il se sentait humble et faible devant cette vague de bonheur qui montait du plus profond de lui et le submergeait de toute sa puissance! Cet instant privilégié avec celui qui lui avait donné la vie, auquel il n'aurait jamais osé aspirer, cet instant plus que tout béni, pour lui n'avait pas de prix. Comment aurait-il pu résister à ce sentiment d'exaltation qu'il n'avait encore auparavant jamais éprouvé ?

Mais le jeune Brave se dégagea pourtant bientôt des bras de Sean, un peu gêné tout de même de s'être ainsi abandonné sous les yeux de Trois Fusils. Il le sentait profondément bouleversé par le retour inattendu de Loup Gris, que comme tous les siens le guerrier croyait mort, et il craignait de le peiner en laissant éclater sa joie avec trop de passion. Sean Moeran, n'avait toujours été qu'un fantôme, un monde d'amour inaccessible, impalpable, dont enfant il avait façonné l'image à la mesure de ses rêves d'orphelin et du portrait qu'en traçait Chasseur Habile. Il était le père disparu dont un épais voile de mystère habitait le souvenir. Le père disparu dont Trois Fusils avait si pleinement et si admirablement comblé l'absence pendant toutes ces années.

Il surgissait soudain dans leurs vies avec la grandeur d'un ressuscité mais l'allégresse que soulevait en lui cette incroyable apparition ne devait pas porter atteinte à la paternité légitime que tous les membres de la communauté, et lui le premier, avaient reconnue à Trois Fusils ou occulter tout ce que le guerrier avait donné à l'enfant. Il ne prendrait pas le risque de renier le lien irremplaçable qui l'unissait à son père adoptif au risque d'entacher peut-être irréversiblement les rapports privilégiés qu'il entretenait avec lui. Rien aux yeux de Première Neige ne pouvait justifier un tel sacrifice : pour lui, l'enfant orphelin, les liens du sang signifiaient bien peu en comparaison de l'incalculable valeur qu'il accordait à ceux, sacrés et indélébiles, tissés par le cœur et l'esprit. Et en vérité, s'il avait toujours honoré la mémoire de son père naturel, il savait qu'il ne pourrait jamais aimer et révéler aucun autre homme plus que son père adoptif, le sage Trois Fusils.

Cependant, dès que le jeune sang-mêlé s'était glissé sous la tente, Sean avait probablement lu sur leurs visages l'affection qui les attachait l'un à l'autre car il dit :

« Vous me voyez comme un intrus et vous avez raison sans doute. Mais je n'ai et n'aurai jamais à dessein de renverser l'harmonie qui existe entre vous.... »

Il se tourna vers Trois Fusils :

« J'ai trop d'honneur et de respect pour toi, frère rouge, pour m'avilir par un geste aussi bas. Je vois ce que tu as fait pour mon enfant ; tu lui as donné plus, bien plus qu'aucun père ne pouvait lui donner. »

Il entoura les épaules de son petit garçon et, regardant Première Neige au fond des yeux, il reprit :

« Oui, je suis venu en intrus, mais je ne resterai pas. Je suis venu simplement pour découvrir le visage de mon fils Nathanaël, l'enfant d'Aube Naissante, et pour que mon fils Erin connaisse son frère indien. Je suis venu aussi pour rétablir la vérité aux yeux de tous et rendre hommage à Chasseur Habile. »

A nouveau le regard de l'Irlandais se porta sur le guerrier :

« Aussi rassure-toi, Trois Fusils. Première Neige est né de ma chair, mais c'est toi qui as fait de lui un homme : je ne prendrai jamais la place qui est la tienne de droit.

- Je sais, répondit le Brave calmement. L'aurais-tu oublié ? Je te connais bien, Loup Gris, je connais la droiture de tes actes, ta loyauté à l'égard de tes semblables ; si tu es resté le même homme, j'ai confiance que tu ne nous trahiras pas. »

Et pour signifier que le chapitre était clos, il ajouta, pragmatique :

« Vous avez probablement envie de rester un peu seuls et Première Neige doit certainement avoir de nombreuses questions à te poser : je vous laisse. Nous nous verrons plus tard. »

L'Indien salua d'un signe de tête et se retira.

Dehors il retrouva Chant des Nuages, occupée à racler un morceau de peau, agenouillée à terre. Transformée en certitude, la rumeur s'était répandue et comme elle désormais, tous les villageois, des plus âgés, qui avaient reconnu Loup Gris aux plus jeunes, savaient qui était l'étranger. A l'approche de son mari, la jeune femme se releva, le regard empreint d'inquiétude et de désarroi :

« Il sera toujours notre fils, n'est-ce pas ? »

Trois Fusils l'attira contre lui et murmura doucement :

« Oui, il sera toujours notre enfant, n'aie crainte. Loup Gris est un homme bon, il ne nous l'enlèvera pas... »

u u u u u

Pendant de longues heures, sous le grand tipi, puis le long de la rivière sous l'ombrage naissant d'un vert tendre, Sean s'entretint avec Première Neige, avec pour seul public son fils Erin. Nés de deux mondes si différents, grandis sous des cieux si dissemblables, chacun à sa manière, les deux frères lui prêtèrent une audience attentive et recueillie. Et pendant de longues heures, Sean parla.

Il parla de la confession du vieux trappeur et de la vérité qu'elle avait soudain démasquée : l'existence de son enfant autrefois perdu.

Il parla d'Aube Naissante, et de sa mort, cette nuit maudite. Il dit comment Abel était parti avec le nouveau-né et comment il ne l'avait jamais revu. Avec simplicité, presque avec pudeur, il dit comment il avait anéanti par le feu la maisonnette en rondins qu'ils avaient érigée en sanctuaire de leur amour, détruit de ses propres mains les humbles objets de bois ou de pierre qui l'animaient. Pour exorciser la souffrance, dans l'espérance d'une délivrance qui ne viendrait pas avant une éternité. Et comment, à demi-fou de chagrin, il avait fui en

aveugle, vers le monde des Blancs d'où il venait, n'ayant même plus la force de s'assurer de la véracité des paroles d'Abel. Il avait fui la terre sacrée de ses frères indiens en clandestin, sans les saluer, sans leur dire adieu, comme le réprouvé qui se dissimule. Les esprits célestes devaient le juger bien indigne de vivre parmi le peuple rouge pour qu'une telle infortune le frappât si irrémisiblement ; il n'aurait pas l'audace de les provoquer davantage...

Sean s'interrompait par moments. Il fermait alors les yeux, comme pour rassembler de façon intelligible et cohérente les souvenirs qu'il ressuscitait pour son fils et qui affleuraient à la surface de sa mémoire dans une profusion d'images jetées pêle-mêle, qui se juxtaposaient, s'effaçaient les unes les autres au fil de la narration.

Certaines de ces images pourtant, celles dont Abel avait si brutalement ravivé le souvenir telles les braises encore incandescentes d'un feu à peine éteint, étaient d'une bouleversante netteté. Elles surgissaient des tréfonds de son inconscient comme inaltérées par le temps et dominaient toutes les autres avant de disparaître à leur tour, happées de nouveau dans la brume opaque de la mémoire où elles se dissolvaient une nouvelle fois.

Et suspendu à ses lèvres, Première Neige découvrait peu à peu la longue, émouvante histoire de sa naissance. L'histoire d'une passion profonde et pure, d'un amour béni autant que maudit, qui avait transcendé la mort, incommensurable. Une histoire d'une grandeur et d'une amplitude magnifiques, que son père livrait doucement d'une voix égale et grave, avec beaucoup de dignité. Et peu à peu, dans ces mots enveloppés de tendresse, le sang-mêlé découvrait le visage de sa mère, tandis que son jeune frère frissonnait à l'évocation d'un passé que jamais, dans sa candeur et son innocence d'enfant, il n'aurait pu imaginer.

« J'ai aimé ta mère plus que tout au monde, Nathanaël ; son souvenir m'a hanté pendant des mois. Il m'a fallu des années pour accepter l'idée que la vie continuait, que je pouvais la saisir et la vivre pleinement à nouveau, malgré son absence. Des années pour comprendre que je pouvais aimer à nouveau sans souiller sa mémoire, qu'ouvrir mon cœur à une autre femme n'était pas trahir ou déshonorer celle que j'avais tant chérie. Mais il m'a aussi fallu plusieurs autres années encore avant de m'engager une seconde fois dans un acte aussi solennel que le mariage, avant d'envisager l'éventualité même d'un tel événement ; c'est l'authenticité et la constance des sentiments à mon égard de Judith, la mère d'Erin, qui m'ont convaincu de franchir le pas...

Et puis, il a fallu que je réapprenne à vivre comme un Blanc, car leur mode de vie, leur conception des choses de ce monde, leur simple façon d'être et de penser m'étaient devenues parfaitement étrangères : à évoluer dans la communauté cheyenne, dans leur système social, tout entier imprégné de leur philosophie, de leur spiritualité et de leur sagesse, de leurs règles militaires, de leurs préceptes religieux, je m'étais peu à peu transformé, dans mon cœur et mon esprit, totalement, au point de me sentir un homme du peuple rouge moi aussi. Je chassais avec mes frères cheyennes, je priais comme eux ; dans chaque fleur, chaque souffle de vent, chaque chant d'oiseau -dans la plus petite et la plus humble de ses créations- je voyais l'œuvre de la Divinité. J'écoutais les vieux sages et les hommes saints, ceux qui entendent les choses sacrées, les messages des esprits et les transmettent à leurs semblables, et chaque jour, il me semblait communier davantage avec le Grand Mystère.

Mon retour au monde des Blancs, à ce que les miens appellent orgueilleusement la civilisation, quelle vanité ! a été un choc. L'univers de plénitude et d'harmonie dans lequel j'avais passé les heures les plus douces et les plus riches de mon existence venait de

s'effondrer et ne retrouvais pas mes marques dans celui qui se profilait à nouveau devant moi ; il me paraissait terne, fade, sans âme.

Pourtant, j'ai survécu, et des repères solides, c'est un médecin qui m'a aidé à en jalonner mon chemin... »

Première Neige avait insisté pour tout savoir. Alors Sean parla de John Lewis, havre de chaleur et de réconfort où il s'était réfugié, de la foi en l'homme que le vieux médecin anglais lui avait insufflé et qui l'avait amené à la guérison après des mois de désespoir, d'errance et d'égarement entre passé et présent.

« Tout ce que j'ai aujourd'hui, tout ce que je suis, conclut-il, c'est à John que je le dois. C'est un grand monsieur ; je lui suis redevable de la vie, tout simplement. »

Il parla du commerce de peaux et de petit artisanat qu'il avait établi et de ses débuts de négociant, puis à nouveau de la jeune fille aux cheveux de feu dont il s'éprit, d'Erin et de Clara, les deux enfants nés de leur union.

C'est alors que Première Neige posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis l'arrivée de Sean, que celui-ci redoutait mais que le jeune homme, inévitablement, ne pouvait manquer de lui poser :

« Comment as-tu eu connaissance de mon existence ici, Loup Gris, qui t'a dit que je vivais encore ?

- Le même homme qui m'avait fait croire à la mort de mon fils nouveau-né, il y a presque dix huit ans : mon compagnon le plus fidèle et le plus dévoué.

- Chasseur Habile -Abel ?

- Oui, Abel.

- Je ne comprends pas. Pourquoi nous aurait-il menti ainsi, ça n'a pas de sens. Je connais cet homme depuis que je suis tout enfant ; ça ne lui ressemble pas. Et puis, quel intérêt pouvait-il tirer d'une pareille action ?

- Lui ? Aucun absolument. Par ailleurs, il était pleinement conscient que si les tiens avaient découvert cette mascarade, il risquait de perdre à jamais leur amitié et la fraternité scellée avec ton peuple. En vérité, Abel a agi dans l'intérêt de tous, pour le bien d'un tout petit enfant : pour ton bien, Nathanaël ! »

Et en quelques mots, Sean exposa les arguments que John Lewis, avec sa sagacité et sa clairvoyance, avait mis en lumière.

« C'est noble, et digne de Chasseur Habile, reconnut le sang mêlé après un court silence. Mais pourquoi avoir attendu aussi longtemps ?

- J'ai beaucoup réfléchi à cette interrogation moi-même et je pense que lorsqu'un homme sent la fin de sa vie s'approcher doucement, le poids des actes bons ou mauvais qu'il a commis ici-bas se fait lourd à porter et qu'il éprouve le besoin de libérer sa conscience et de se purifier des fautes qui l'entachent avant de se présenter devant le Grand Père céleste, dans le pays des chasses éternelles... »

Comprenant instantanément le message que l'Irlandais avait voulu délicatement lui faire passer, Première Neige eut tôt fait de le transcrire dans les mots les plus simples, et son visage s'assombrit :

« Chasseur Habile est mort, n'est-ce pas ? »

- Oui, hélas.

- Quand ?

- Il n'y a pas deux lunes. Il s'est éteint après m'avoir révélé que tu vivais encore. Il était gravement malade et la rigueur de l'hiver lui a été fatale.

- Mon père Trois Fusils le sait-il ?

- Oui, je le lui ai dit. Mais il a préféré que ce soit moi qui te l'apprenne...

- Notre frère blanc était un grand Brave et comme toi autrefois, Loup Gris, il était l'un des nôtres. Sa mort sera notre deuil à tous. Qu'importe ce qu'il ait pu dire ou faire dans le passé, nous le pleurerons comme le veut la coutume de notre peuple et nous chanterons nos oraisons funèbres pour le repos de son âme. »

Première Neige se tut, ébranlé par la nouvelle. Mais comme toujours, il se ressaisit et fit face comme si de rien n'était :

« Rentrons, maintenant ; il se fait tard. Ma mère, Chant des Nuages, doit avoir préparé le repas et il serait impoli de la faire attendre... Puis mon jeune frère Erin doit bien être fatigué après ce long voyage, » ajouta-t-il en voyant le petit garçon frissonner dans la fraîcheur du soir et se frotter les yeux vigoureusement, les traits étirés par de grands bâillements irrépessibles.

D'un geste doux, il souleva l'enfant de terre qui, se sentant ainsi en sécurité dans les bras de son frère indien et fort à son aise, blottit sa jolie tête blonde au creux de son épaule.

« Ca va ? s'enquit le jeune métis, attendri.

- Oui, j'ai bien chaud, ici... mais j'ai très faim !

- Alors rassure-toi, petit brave, répondit son frère en riant. Chant des Nuages détient une grande médecine pour soigner ton mal - et le plus efficace de tous les remèdes : ses ragoûts sont une bénédiction pour tous les ventres vides ! »

Et, se tournant à nouveau vers l'Irlandais, il promit :

« Nous reparlerons demain. Tu m'as dit ton histoire, Loup Gris, mais toi, tu ne me connais pas encore : il est juste qu'à mon tour je te parle de moi... »

A peine Erin eut-il comblé son estomac affamé qu'il s'écroula, rompu de fatigue. Chant des Nuages, chez qui l'instinct maternel, l'affabilité et la cordialité naturelles avaient eu raison de son animosité à l'égard des nouveaux venus, couvrit l'enfant endormi d'une épaisse fourrure afin qu'il ne prît pas froid. Son père ne chercha pas à l'éveiller pour la prière que la famille de Trois Fusils et quelques dignitaires de la tribu allaient maintenant dire, en prélude à la cérémonie funéraire célébrée le lendemain par toute la communauté cheyenne

On se recueillit en cercle autour de l'humble autel, qui avait été dressé derrière le foyer à l'ouest, du côté du couchant.

Selon un rite ancestral, Plume des Ténèbres et Trois Fusils jetèrent l'un après l'autre dans les flammes une poignée de poudre de glycérie, l'encens du peuple rouge. Au contact du feu, l'herbe sacrée crépita dans un éclair d'or bleu, embaumant l'espace d'une fumée parfumée. Le sorcier bénit alors le défunt en psalmodiant et invoqua la bienveillante intercession des esprits dans le cheminement de son âme, afin qu'ils la guident vers son ultime demeure.

Après que la dernière oraison eut été prononcée, les amis de Trois Fusils se retirèrent et chacun s'arrangea pour la nuit. Trois Fusils avait offert l'hospitalité de son tipi à Sean et son fils mais, malgré ses dimensions imposantes, l'habitable conique s'avérait encore trop étroit pour les accueillir tous ; aussi Première Neige annonça qu'il dormirait dehors.

Si depuis quelque temps, les journées étaient clémentes et douces, la nuit apportait avec elle une grande fraîcheur, mais cela ne l'importunait nullement. Depuis ses quinze ans, au cours des premières épreuves de sa quête initiatique, l'adolescent avait appris à endurer la faim et le froid avec la stoïque impassibilité d'un guerrier spartiate et il était maintenant d'une remarquable résistance physique. Désormais, par la seule force mentale, il savait canaliser l'énergie de son corps et accorder son rythme cardiaque et respiratoire au monde qui l'entourait, si bien qu'il était capable en quelques instants, quelques heures tout au plus, de se trouver en totale osmose avec la nature environnante.

Ce ne fut donc pas la fraîcheur de la nuit qui le tint éveillé, mais bien plutôt les événements du jour écoulé, qui martelaient son esprit toujours plus à mesure que le temps s'égrenait.

Assis en tailleur autour du feu qui brûlait encore devant le tipi paternel, enveloppé dans les draperies d'une peau de bison brodée, les tempes entre les mains, le jeune sang mêlé se laissa peu-à-peu pénétrer par le silence profond et serein de la nuit, que seuls troublaient de temps à autre le craquement d'une branche calcinée finissant de se consumer ou le cri plaintif d'un oiseau nocturne en chasse...

Paupières closes, souffle léger, il se laissa gagner par la méditation. Et peu à peu, dans son esprit, tout devint plus clair, plus cohérent et se chargea de sens. Le retour de son père biologique marquait un tournant dans son existence et dans cette venue que rien ne présageait, il vit un signe des esprits : plus rien ne pouvait être comme avant désormais, il était temps pour lui d'entrer définitivement dans sa vie d'homme, dans sa vie de guerrier cheyenne.

Il s'était déjà livré aux purifications et aux longs jeûnes rituels pour appeler sur lui le puissant pouvoir des esprits et accueillir en lui la vision qui, tout comme l'ascèse de voyance faisaient des Elus les saints hommes et les grands guérisseurs du peuple rouge, ferait de lui un homme. La vision était venue, fulgurante d'abord, puis de plus en plus nette, sous la forme d'un être mystérieux, mi-homme, mi-esprit, dont on ne distinguait pas les traits mais dont le corps nu et peint arborait les couleurs étrangement mêlées de la guerre et de la paix. Les bras étendus comme pour implorer la divinité tel un prêtre en supplication, l'homme-esprit semblait flotter dans l'espace au-dessus d'une haute colline, scrutant un invisible quelque chose sur la prairie qui se déroulait devant lui et se perdait à l'infini... Alors une grande ombre recouvrit la prairie. Les peintures qui habillaient la nudité de l'homme-esprit pâlirent peu-à-peu, et il se fondit bientôt dans l'espace envahi par l'obscurité et les ténèbres. Alors il fit nuit noire sur tout l'horizon, et la vision s'estompa.

Première Neige bouleversé avait fait part de l'apparition au vieux sorcier, mais l'austère et taciturne personnage ne lui avait apporté qu'une réponse laconique : « Ceci n'est que le commencement, l'esquisse de la grand vision. Tu n'es pas prêt encore et l'heure n'est pas encore venue, mais veille et demeure vigilant ; car bientôt, les esprits se révéleront pleinement à toi... »

Le jeune garçon avait poursuivi sa quête. Une seconde, puis une troisième fois, il s'était recueilli dans la solitude et le jeûne, mais ces deux dernières retraites avait été infructueuses : les esprits étaient demeurés muets.

Alors s'il le fallait désormais, il subirait l'épreuve ultime de la quête initiatique : les affres salvateurs de la grande danse du Soleil, la danse sacrée des Braves, l'immolation par laquelle les guerriers de son peuple, dans l'humilité de leur sacrifice et l'offrande de leurs chairs mutilées, glorifiait le grand père céleste et invoquaient sa bénédiction divine, afin que la force et la sagesse leur soient accordées.

Il en était là de sa réflexion quand l'ombre d'un homme de haute stature se dessina à sa droite :

« Le sommeil te fuirait-il toi aussi, Loup Gris ? demanda le jeune sang mêlé tranquillement.

- Je le crains, oui.

- C'est bien compréhensible, n'est-ce pas ? Mais, je t'en prie, ajouta-t-il en l'invitant de la main à s'asseoir, mets-toi à ton aise, et parlons, si tu veux bien. Nous avons déjà perdu beaucoup de temps, n'en perdons pas davantage.

- Tu as raison. J'aimerais entendre ta voix me raconter ton enfance et ta vie ici parmi les tiens. A moins que tu n'aies encore quelques questions à me poser ou quelque point de mon récit à éclaircir ?

- En effet, répondit le garçon sans sourciller.

- Je t'écoute, Nathanaël, que désires-tu savoir ?

- Ce nom indien que tu portes, dis-moi, d'où le tiens-tu ? Tu es blanc et il est rare qu'un homme au visage pâle reçoive un tel honneur.

- Je vais te répondre volontiers, si tu acceptes avant tout de satisfaire ma curiosité sur l'origine de ton propre nom.

- Très bien, il n'y a aucun mystère autour de cela : je suis né une nuit de tempête, une nuit de neige et de glace, une nuit noire où ma mère a quitté ce monde, à l'aube de l'hiver. Ce nom dit l'histoire de ma naissance et de mon entrée dans le foyer de mon père adoptif. Il dit pourquoi j'ai grandi auprès de ce peuple, et non pas auprès de mon père et de ma mère de sang. Et c'est pourquoi, même s'il est lié à un drame, je suis fier de le porter.

- Ta fierté est légitime, Première Neige : ceux qui t'ont baptisé ainsi et reconnu comme leur enfant sont des êtres d'une grande noblesse.

- A toi, maintenant, Sean Moeran : qu'as-tu fait qui t'ait valu ce surnom, accorder à un blanc de porter un nom indien est une très grande distinction, il faut avoir prouvé que l'on est valeureux.

- C'est juste ; j'ai reçu le nom de Loup Gris après une quête initiatique pareille à celle qu'endurent les garçons indiens.

- Raconte-moi, s'il te plaît.

- J'étais à peine plus âgé que toi à cette époque ; j'avais vingt ou vingt un ans peut-être. Je vivais alors chez les Cheyennes depuis plusieurs mois et j'étais sur le point d'épouser Aube Naissante. J'étais très épris d'elle et je ne doutais pas de son amour pour moi, mais j'étais encore bien jeune et ta mère orpheline (c'est un oncle qui l'avait élevée) : aussi, je voulais prouver à toute la communauté que je serais capable d'assumer mon

nouveau rôle d'époux, et plus tard celui de père, que j'étais assez fort et assez responsable pour subvenir décentement à ses besoins, que je ne décevrais aucun de mes frères...

Alors, pendant quatre jours et quatre nuits, fidèle à la tradition des plaines, je suis parti m'isoler au cœur de la nature. C'était la fin de l'hiver, mais il faisait encore grand froid et la neige qui était tombée en abondance tenait bon. Qu'importe, j'étais résolu à entrer en communion avec les esprits afin qu'ils me montrent la voie. Ce fut beaucoup plus éprouvant que je n'avais voulu le croire, pourtant cette expérience reste pour moi aujourd'hui encore un souvenir impérissable, auquel je ne peux songer sans un pincement au cœur ...

Parvenu sur une haute colline en lisière de forêt, j'ai construit un abri pour me protéger du vent et de la neige, et puis je suis resté là, recueilli dans la prière et la méditation, le cœur ouvert pour accueillir le grand mystère. Pour toute nourriture, je n'avais emporté que quelques morceaux de pemmican, si bien qu'à l'aube du troisième jour, j'avais déjà épuisé mes maigres réserves. J'ai très vite compris que j'avais présumé de ma résistance car peu à peu, sous l'emprise de la faim et du froid, j'ai commencé à glisser dans l'inconscience, jusqu'au moment où j'ai perdu totalement connaissance. C'est alors que l'inattendu s'est produit : je gisais sur le sol enneigé, les membres déjà à demi paralysés par le froid glacial, quand du fond de ma torpeur j'ai perçu une présence à mes côtés. Et tout aussitôt j'ai senti la chaleur tiède et humide d'un souffle balayer mes mains et mon visage gelés, se répandre dans mon corps, mon sang figé circuler à nouveau et jaillir dans mes veines comme une sève nouvelle. Je me rappelle encore très bien avoir eu la sensation, à cet instant précis, que la vie renaissait au-dedans de moi comme si je revenais d'un long, très long voyage au-delà du temps et de l'espace.

J'ai ouvert les yeux et c'est alors que je l'ai vu, là, à côté de moi : un jeune loup à la fourrure argentée, qui continuait de lécher doucement mes mains bleuies, une patte posée sur ma poitrine, et me protégeait de son corps. Le loup me regardait fixement et ce qui m'a frappé, c'est qu'il y avait quelque chose d'humain dans ces yeux jaunes, quelque chose qui ressemblait à un mélange de bonté et de compassion ; en même temps il se dégageait de lui comme une aura, un pouvoir d'une autre dimension qui me dépassait. Alors j'ai compris : dans ce loup, c'était l'Esprit du grand père céleste qui s'incarnait et se manifestait à moi pour me sauver de la mort. C'était un signe qui m'était donné : désormais, je faisais partie du peuple cheyenne, je pouvais aimer Aube Naissante sans crainte d'être mal jugé, légitimement, et l'épouser avec le consentement de tous ses frères.

Je me suis assis et j'ai étendu le bras pour caresser l'échine du loup en lui disant :

« Merci Loup Gris, tu es bon. »

Le loup a eu un petit grondement doux, comme s'il comprenait le sens de mes paroles, puis il s'est éloigné de quelques pas, pour revenir l'instant d'après, un lapin dans la gueule. Il a déposé le corps encore chaud du petit animal à mes pieds pour m'inviter à me restaurer et à reprendre des forces. J'ai dépecé la proie capturée pour moi et j'ai partagé les morceaux entre le loup et moi. Mais lui attendait tranquillement que ma part fût rôtie pour se repaître à son tour. Lorsque nous fûmes tous deux pleinement rassasiés, j'ai démonté le toit de branchages qui m'avait abrité pendant ma retraite, piétiné les braises de mon feu et repris enfin le chemin du village. En route, une tempête de neige s'est levée, menaçant tout à la fois de me fourvoyer impitoyablement et de m'ensevelir à jamais. Pourtant, malgré la tourmente, jamais je ne me suis perdu ; fidèle, le grand loup gris me guidait pas à pas, me poussait quand je faiblissais, me réchauffait de son souffle lorsque je tremblais trop pour avancer. C'était vraiment une chose étrange et merveilleuse que cette complicité tacite, presque affectueuse qui me liait à ce loup.

Et puis enfin, j'ai atteint notre campement, plus bas dans la vallée. Ta mère m'y attendait, morte d'angoisse car j'étais parti depuis plus de six jours et elle craignait de ne plus jamais me revoir : les guerriers envoyés à ma recherche avaient dû faire demi tour à cause de la tempête de neige. Je me suis jeté dans ses bras épuisé, en titubant et en chancelant comme un homme ivre, et je l'ai serrée contre moi à nous étouffer tous deux. A cet instant, toute ma peur, toute ma fatigue se sont envolées comme par enchantement ; ta mère avait ce pouvoir merveilleux de me redonner force et courage d'un seul regard ou d'un seul sourire, car elle y mettait toujours une parcelle de tout cet amour qu'elle portait en elle. Un peu en retrait, j'ai vu le grand loup gris observer notre couple enlacé et j'aurais juré qu'il souriait. J'étais très ému. Alors je me suis détaché d'Aube Naissante, me suis accroupi près de l'animal et je l'ai caressé une nouvelle fois en disant :

« Merci, Loup Gris, merci de m'avoir accordé ta protection et de m'avoir ramené auprès d'elle, elle est ce que j'ai de plus cher au monde. Va, et n'aie crainte, je suis en sécurité maintenant. »

Et à nouveau, Loup Gris a eu un petit grognement très doux, comme pour me dire : « Je sais » et il a disparu. Je ne l'ai plus jamais revu.

Mais pour mes frères cheyennes, qui étaient tous là pour m'accueillir, l'irruption d'un tel animal dans ma quête spirituelle revêtait un caractère sacré. Plus encore que moi, tu t'en doutes, ils y virent un symbole religieux très fort, la marque indélébile d'une puissance supérieure : le Grand Esprit veillait sur moi, l'étranger blanc. A partir de ce jour, tous me reconnurent comme leur égal. On me donna le nom de mon animal totem -Loup Gris- et cela me conféra, bien malgré moi, je dois l'avouer, une certaine importance, une nouvelle dignité dans les rangs de la communauté. La Société des Chiens Rouges (5) m'invita même à me joindre à leur cercle...¹

Voilà, Première Neige, tu sais toute mon histoire. Mais ne devons-nous pas parler de toi ?...

- Depuis mon enfance, j'ai souvent entendu Abel Chasseur Habile évoquer ton souvenir et Trois Fusils te rendre hommage, à mots couverts certes car il ne faut pas prononcer le nom des morts, mais toujours avec un grand respect. Moi-même, tout petit, je t'ai invoqué dans mes prières dans ta propre langue. Il était juste et bien légitime que tu te révèles à moi d'abord, afin que je connaisse enfin tel qu'il est véritablement l'homme qui m'a donné la vie.

- Alors tu dois t'être rendu compte à cette heure que je ne suis pas un homme insensible qui aurait eu la lâcheté et l'abjecte cruauté d'abandonner son fils nouveau-né et la bassesse de revenir vers lui dix huit ans après pour le détourner des siens ?

- Non, lâcha le jeune homme, d'un ton péremptoire.

- Non ? répéta l'Irlandais, décontenancé. Que veux-tu dire ?

- Non, parce que, tout simplement, je n'ai jamais porté un tel jugement sur toi. Non, parce que, enfant, tout ce que je savais de mes parents naturels, c'est que ma mère était morte en couches et que mon père ne lui avait pas survécu. Non, parce qu'une seule chose -une seule- m'a effleuré l'esprit depuis tout ce temps : il devait vraiment beaucoup aimer ma pauvre mère, ce père disparu, pour la suivre de si près dans la mort malgré la naissance de leur premier enfant...

¹ (5) L'une des principales castes militaires chez les guerriers cheyennes. Chacune avait son éthique, ses règles, ses signes de ralliement.

Je sais aujourd'hui que les choses se sont passées différemment, mais je sais aussi très bien que cela aurait pu être la vérité : les sentiments qui t'unissaient à Aube Naissante et dont je suis le fruit transparaissent dans chaque trait que tu dessines d'elle, et je sens bien, moi, qu'ils ne sont pas encore magnifiés. Tu es remarié à une femme blanche que tu aimes et que tu honores bien sûr, mais je n'ai nul besoin qu'on m'en dise plus sur toi, ton passé et ton histoire, pour comprendre que ma mère a été -et sera toujours- ta passion, ta grande passion, au sens le plus fort que ce mot peut avoir dans le langage des hommes blancs. »

Le regard perdu au-delà, bien au-delà des flammes du foyer qui ondulaient encore dans la clarté étoilée de la nuit, Première Neige parlait lentement, d'une voix tranquille et douce, sans vraiment mesurer l'impact que ses paroles avaient sur son père de sang.

Des paroles fortes, dictées par une singulière clairvoyance, qui laissaient Loup Gris saisi, bouleversé par la lucidité et la profondeur du raisonnement dont son fils métis faisait preuve avec tant de simplicité, et d'autant plus ému qu'il reconnaissait dans cette maturité, ce trait de caractère particulier, la double empreinte gravée peu à peu par Trois Fusils et Abel le Trappeur. Les deux hommes qui avaient été autrefois ses deux plus grands amis...

« Je tiens de mon père Trois Fusils l'habitude de m'exprimer librement en toute circonstance. Tu sembles bouleversé : j'espère ne pas t'avoir offensé par une franchise peut-être trop audacieuse ou trop importune ?

- Non, rassure-toi. La franchise est une qualité que j'apprécie, et ce n'est pas la tienne qui me touche, non ; c'est bien plutôt la façon que tu as de percevoir les choses, la façon dont tu les appréhendes et les intériorises... C'est remarquable. Elle... ta mère Aube Naissante serait très fière de toi si elle vivait encore.

- Malheureusement, elle nous a quittés l'un et l'autre. Mais toi, Loup Gris, toi tu es bien vivant, alors je te le demande : Nathanaël peut-il faire aussi la fierté de son père blanc ?

- Voici ma réponse, mon fils : le cœur de Première Neige est noble et pur, son esprit est aussi droit que l'arbre qui s'élance vers le ciel. Quel père, qu'il soit père de sang ou père nourricier, serait assez froid pour ne pas éprouver une grande fierté d'avoir un fils tel que toi? Alors je te le dis : je ne suis pas cet homme. »

Un long silence s'établit alors, que ni l'un ni l'autre ne chercha à rompre.

Puis comme Loup Gris l'avait invité à le faire, Première Neige entreprit la narration de sa propre histoire. Il dépeignit une enfance heureuse et sans heurts, bercée au rythme paisible des saisons et du temps qui passe, au rythme des chasses, des prières et des danses sacrées. Il dit l'éducation rigoureuse mais combien saine et édifiante qu'il avait reçue de son père adoptif ; toujours vigilant, Trois Fusils avait veillé attentivement à l'instruction de l'enfant et avait mis tout son cœur pour que la meilleure lui fût prodiguée. C'est ainsi qu'au fil des années, qu'ils fussent sages, guerriers ou guérisseurs, cousins, oncles ou aïeux, tous les dignitaires du village avaient transmis un peu de leur savoir au jeune garçon, oubliant devant sa soif d'apprendre et sa curiosité sans cesse en éveil, qu'une bonne dose de sang blanc coulait dans ses veines.

« Ils disaient que je rassemblais à l'homme qui m'avait donné la vie, qu'en naissant d'un tel homme, j'avais hérité du meilleur de la race blanche.

Alors je me souviens que j'étais heureux, parce que j'avais l'impression que tu n'étais pas complètement parti, que quelque part, ton esprit était sur moi et que par cette ressemblance je marchais dans tes traces. »

Nathanaël s'interrompt puis il conclut :

« Mais il est temps désormais, pour l'un et l'autre, que nous laissions reposer le passé. Le temps présent est plus riche et plus fécond encore. Dans sa bonté, le grand père céleste a voulu que mon père et mon frère de sang viennent jusqu'à moi : il est juste que nous vivions pleinement et harmonieusement ces moments qu'il nous donne, aujourd'hui, demain et tous les autres jours qui se lèveront après ce jour. Allons dormir un peu. »

υ υ υ υ υ

Le lendemain commença pour Sean et Erin une vie nouvelle. Tacitement, unanimement, la communauté s'était accordée pour offrir aux deux arrivants une hospitalité sincère, authentique et chaleureuse, donnée sans réserve et en toute fraternité, et nul n'évoqua plus le passé. On traita l'Irlandais en égal, avec beaucoup d'égard et de déférence, et on s'attacha au petit Erin, dont la blondeur dorée et les grands yeux gris azuré dessinaient un joli contraste au milieu des minois bruns et des chevelures sombres.

Instinctivement le jeune garçon chercha à se lier avec les enfants de la tribu, et comme c'était une petite personne délicate et sociable, pleine de bons sentiments, il y parvint sans peine, malgré l'obstacle linguistique qui freinait parfois son enthousiasme... On l'accueillit avec une très grande gentillesse et afin de communiquer plus aisément avec leur nouvel ami, les enfants cheyennes recoururent tout naturellement au langage des signes, institution universelle dont les peuples des plaines savaient de toute éternité déchiffrer les codes et les symboles. Comme nombre de trappeurs avant lui, Erin n'eut guère de difficulté à en assimiler les règles et c'est bientôt en bonne intelligence qu'il put partager leurs jeux, leurs divertissements, et fréquenter leur école : l'école de la vie.

Une école qui n'avait pas son semblable dans le monde des blancs où l'on enseignait de nobles théories, où l'on étudiait les lois complexes et les écrits savants de grands mathématiciens, d'hommes de sciences et de lettres, où l'on prodiguait avec sévérité des conseils austères et autoritaires pour discipliner sa personne et se comporter en société de manière courtoise et chrétienne. Un apprentissage sophistiqué, qui soulevait parfois dans l'esprit du jeune garçon une certaine perplexité.

Ici, tout était différent. Oh bien sûr, l'éducation dispensée aux enfants rouges était rigoureuse, elle aussi, mais lorsque l'un ou l'autre commettait une erreur, manquait à l'un de ses devoirs ou désobéissait, on ne lui infligeait aucune de ces humiliantes corrections publiques dont certains pasteurs et pédagogues proclamaient les vertus. Sur ce sujet, l'éthique indienne relevait d'un tout autre registre, décliné sur le ton de la mesure, de la tolérance et la modération ; tradition coutumière remarquable de bon sens, elle avait instauré un mode de punition plus subtil, plus humain aussi, car pour un Indien, frapper un enfant était un acte inconcevable, jugé par tous avilissant et cruel pour porter atteinte vainement à la dignité de l'enfant. C'était donc par la parole et la réflexion que l'adulte, fermement, amenait l'enfant à la compréhension de sa faute et de la gravité de celle-ci. Ces réprimandes et ces blâmes avaient sur les jeunes indiens un impact bien plus fort et profond que toute sanction physique ; honteux et penauds, ils se risquaient rarement à recommencer.

Erin prit ainsi bientôt conscience, comme peut le percevoir et le ressentir un enfant de neuf ans, que la dimension du mot école était beaucoup plus grande et plus noble selon les principes indiens, et que le concept même d'école pouvait revêtir une tout autre signification

: une signification à la fois plus abstraite et plus prosaïque, plus philosophique et plus concrète. Et, passionné par tout ce qu'il découvrit, son esprit ne connut plus guère de repos. L'enfant attaqua sur tous les fronts et les questions jaillissaient de sa bouche comme un crépitement d'éclairs sur la plaine, transcrites par Sean ou Nathanaël de l'anglais vers le cheyenne.

Alors on le laissa assister bien volontiers à chaque scène du quotidien traditionnel : la fabrication rituelle des boucliers des guerriers, l'empennage des flèches, la sculpture de bois, de corne et d'os, le travail des peaux, la préparation des couleurs pour l'enluminure des tipis, la confection des nasses d'osier ou de branchages, pour la pêche. Erin découvrit ainsi avec surprise que, outre sa chair et sa laine, qui était particulièrement chaude et douce, le grand bison tant révééré offrait des ressources insoupçonnées qui servaient à autant d'usages étonnants : de la matière extraite de ses sabots par exemple, malaxée avec un peu d'eau et de sable, naissait une pâte épaisse qui procurait une colle naturelle de grande qualité, tandis que ses ligaments aussi bien que ses tendons étaient employés à la réalisation de cordes d'arcs à la fois très souples et d'une excellente résistance.

Bien qu'il fût encore trop jeune pour participer à une partie de chasse, Nathanaël apprit à son frère à reconnaître les traces imprimées par les animaux sur l'écorce des arbres, dans la terre ou la mousse tendre des sous-bois. Il lui apprit à écouter la voix éternelle de la nature, le souffle du vent, les chants des oiseaux et les cris des bêtes sauvages, le bruissement des feuilles, le murmure des ruisseaux et des sources. Et, lui transmettant un peu de la sagesse séculaire de son peuple, il l'enseignait ainsi :

« Chaque chose autour de toi vit, Erin, et chaque parcelle de cette vie est sacrée et bénie, car elle est l'œuvre du Divin.

Si tu abats l'une des ces créatures pour te nourrir, implore son pardon et rends-lui grâce pour son sacrifice.

Si tu la tues par orgueil ou vanité, pour assouvir une faim de gloire, crains son esprit et la colère du Tout-puissant, car cette offense est sacrilège. »

Erin l'écoutait avec une sorte de passion lui conter toutes ces croyances auxquelles les Hommes Rouges adhéraient, comme les Chrétiens proclamaient la résurrection, et le petit buvait avidement aux lèvres de son aîné ce nectar de la vie, subjugué par ces choses simples mais si harmonieuses et si parfaites qui le touchaient au plus profond de lui.

Lorsqu'il ne veillait pas sur l'attachant garçonnet, Première Neige passait de longs moments en tête à tête avec Sean, à qui une affectueuse complicité le liait chaque jour davantage. Et malgré la tendresse de ceux qui l'avait élevé, il ne pouvait s'empêcher d'imaginer quelle aurait été son existence si la femme qui l'avait porté avait vécu et s'il avait grandi dans leur amour à tous deux. Il lui fallait bien vite rejeter ces pensées car elles nourrissaient en lui un malaise qui oscillait douloureusement entre culpabilité et souffrance, et le blessait d'autant plus que l'espérance d'une telle existence n'aurait jamais aucun sens.

Mais sans doute Sean se rendait-il compte de ce trouble intérieur car, après le long entretien du premier jour dans lequel il avait librement laissé ses souvenirs s'épancher, il n'évoqua plus la disparue. Il porta son attention sur le présent et l'avenir, et c'est ainsi que bientôt la conversation glissa vers Joie des Esprits ; aussi discrets et pudiques étaient-ils, les sourires que les deux jeunes gens échangeaient parfois ne lui avaient pas échappé et il se réjouissait secrètement de ce que présageait cette lumière si vive et si douce à la fois qui brillait au fond de leurs yeux et semblait alors les envelopper comme une caresse.

« Joie des Esprits compte beaucoup pour toi, n'est-ce pas, Nathanaël ?

- Oui, je le reconnais. Il existe entre elle et moi des liens singuliers qui n'appartiennent qu'à nous. Parfois, nous devinons ce que pense l'autre ou ce qu'il ressent sans qu'il n'ait besoin de parler ; un regard ou un geste suffisent à nous comprendre.

- Ce que tu décris est un don merveilleux. Ne le laisse pas mourir et tu vivras demain un grand bonheur. »

Et le jeune sang-mêlé acquiesçait doucement d'un hochement de tête, convaincu, en songeant au joli visage doré de la petite Arapahoe, qu'il ne pouvait y avoir vérité plus belle et plus pure...

Beaucoup des Anciens qui avaient enseigné Sean autrefois étaient morts depuis, mais une même sagesse gouvernait les quarante-quatre dignitaires élus au Conseil tribal, et c'est avec le même plaisir qu'autrefois qu'il retrouva les palabres autour du feu dans ce cercle éminent.

Pourtant, ainsi qu'il le constata bien vite, les sujets que l'on y débattait aujourd'hui étaient d'une tout autre gravité. Au cœur des préoccupations quotidiennes, la colonisation outrageuse de l'homme blanc, le cortège de maux et d'offenses qui saluait son intrusion arrogante, le viol des terres ancestrales, le massacre des troupeaux, suscitaient une inquiétude toujours plus forte.

Malgré les bruits et les rumeurs colportées dans la vallée du Missouri, sous les voûtes dorées des salons bourgeois, aux comptoirs des échoppes ou des tavernes, il était à des lieues de se douter que les événements sur la Frontière avaient pris une telle ampleur et que la survie du peuple indien était si dramatiquement menacée.

Cela l'accabla et lui fit mal, comme une déchirure lancinante au plus profond de lui. Tout avait tellement changé en vingt ans !

L'univers sacré de plénitude, d'abondance et d'harmonie, à la grandeur et la noblesse duquel il était né au sortir de l'adolescence, et qui jadis lui semblait inaltérable et indestructible, était en train de mourir, irrémisiblement. Renié dans les racines de sa foi, désavoué dans les fondements les plus inébranlables de sa culture, brisé à jamais par la toute-puissante civilisation de l'homme blanc, il chancelait, tandis qu'il luttait désespérément pour survivre sans s'effondrer dans le piège insidieux et perfide qui le guettait. Aveuglé par la haine, tarauté par les démons du pouvoir, de la richesse et de l'absolutisme, le conquérant blanc écrasait l'ennemi rouge avec mépris après l'avoir dépouillé de tout. Sa malédiction frappait sans merci ni pitié.

De clan en fratrie tribale, de colline en vallon, le vent de la grande prairie répandait chaque jour de nouveaux témoignages d'exactions, d'usurpations et de spoliations, de nouvelles démonstrations de brutalités et d'injustice, de cruauté et d'humiliation. Les guerriers en rapportaient l'histoire dans les veillées ou les conseils, et de communauté en communauté, leur narration semait l'effroi, la rancœur et la colère.

Pour tout un peuple aux abois, la lente agonie du condamné commençait, qui ressuscitait les lois éternelles et vengeresses du talion et du châtement. Aucun crime n'avait droit d'impunité ou de grâce ; à chaque mort présidait l'expiation par le sang, l'absolution par la haine.

La spirale infernale était en branle et pour Sean Moeran, cette réalité était intolérable.

Après un long mois passé en territoire cheyenne, Sean décida qu'il était temps désormais pour son petit Erin et lui de prendre congé de leurs frères rouges.

Instants précieux au charme magique, les retrouvailles avec son enfant, les moments partagés avec lui l'avaient comblé au-delà de toute espérance et de toute prière, mais il sentait confusément qu'il ne pouvait aujourd'hui prétendre à autre chose. Qu'il n'avait pas le droit de s'attarder davantage. Bien que l'imminence des adieux lui fût pénible et qu'elle lui coûtât terriblement, il avait conscience que différer leur départ ne concourrait qu'à rendre la séparation plus douloureuse et plus éprouvante encore. Le cœur lourd, il s'en ouvrit à Nathanaël qui, plein de lucidité, de compréhension et de mansuétude, ne chercha pas à le dissuader.

Le jour venu, avec simplicité et douceur, le jeune métis demanda seulement :

« Te reverrai-je, jamais...père ?

- Non, mon fils, je ne le crois pas. Tu es un Cheyenne, ta place est ici, auprès de trois Fusils, Chant des Nuages et ... Joie des Esprits. La mienne est à Kansas City et elle le sera toujours désormais. Mais j'emporte avec moi l'image indélébile de l'enfant merveilleux que la vie m'a donné autrefois et c'est avec fierté que jusqu'à ma mort je contemplerai ton visage dans mon cœur ... Ce visage où j'ai retrouvé le sourire plein de lumière d'Aube Naissante. »

La voix de Sean s'infléchit sous le coup de l'émotion qui l'assailait soudain, mais il se ressaisit et, dominant la tristesse et la mélancolie qui envahissaient toute son âme comme une vague s'abat et se brise sur le rivage, il dit :

« Nathanaël Première Neige, ne renie jamais le peuple qui t'a reconnu comme son enfant et son prince. Aie toujours l'orgueil du sang rouge qui coule dans tes veines. Le peuple des Etres Humains comme toutes les grandes nations indiennes ses sœurs ont la sagesse d'hommes dignes et libres.

J'ignore ce que sera demain, mais j'ai peur parfois quand le soleil se couche, car je vois les hommes de ma race coloniser sans scrupule les terres de tes ancêtres, l'armée des Tuniques Bleues édifier des forts de guerre sur les collines sacrées où, depuis des lunes et des neiges, les jeunes Braves comme toi vont se recueillir et méditer. Ils étaient peu nombreux, mais d'autres viennent déjà et tous vont croître et se multiplier, et ils vont engendrer des êtres vaniteux et cupides, sans respect ni tolérance, prêts à tout détruire et massacrer par avidité, pour quelques arpents de terre ou quelques onces d'or, pour assouvir leur soif de conquête, leur faim de puissance. Ecoute-moi, Nathanaël, ne laisse jamais un homme blanc t'humilier, te déshonorer, t'arracher à tes racines et à ta terre : préfère encore le combat et la mort, ils seront ta délivrance et ta vie.

Pendant trois ans, j'ai partagé l'existence de tes frères Cheyennes ; je n'étais guère plus âgé que toi aujourd'hui, tu le sais, mais nulle part ailleurs je n'ai trouvé ce sentiment d'achèvement, jamais il ne m'a semblé toucher de si près la Vérité. Je te connais à peine, mais tu es ma chair et je sais que tout cela, tu en portes les germes en toi, dans ton cœur et dans ton sang. Alors je t'en conjure, préserve cet héritage, cherche à l'enrichir toujours : c'est le plus beau que nous ayons pu te léguer, ta mère et moi, en te mettant au monde.

- Mon père blanc parle bien : les mots que sa bouche prononce sont sages et pleins de sens.

- Je parle le langage que m'ont enseigné jadis les tiens, Nathanaël. La femme que

j'ai épousé après la mort de ta mère a la peau aussi claire que l'argile des rivières, mes enfants ont les cheveux dorés comme le soleil, moi-même je vis dans le monde des Blancs, mais mon âme est à jamais attachée à cette terre et à ces hommes qui m'appellent leur frère. Tant que je vivrai, ce que j'ai appris des Anciens et des Braves du peuple Rouge ne pourra mourir, et aussi longtemps que le Grand-Père céleste me guidera sur les sentiers d'ici-bas, l'alliance que mon cœur a scellée avec eux ne pourra se rompre...

- J'ai longtemps regretté de ne pas connaître l'homme qui m'avait donné la vie. Aujourd'hui, je rends grâce au Grand Esprit de m'avoir accordé cette joie, car tu es bien tel que Chasseur Habile t'avait dépeint : droit et bon. Et à toi, mon père, qui est venu de si loin pour me retrouver, je rends honneur ; que le Grand Père céleste t'accorde sa bienveillance et sa protection, Loup Gris, et qu'ils bénissent le jour où tes pas t'ont conduit vers moi.

- Il est temps que nous partions maintenant. Adieu, mon fils bien-aimé. Vis heureux et en paix. »

Une longue, émouvante étreinte les unit. Puis lentement, ils s'écartèrent l'un de l'autre. Dans le silence des voix qui s'étaient tues, leurs deux regards mêlés se parlaient doucement. Ils disaient l'amour profond, jamais encore exprimé qui, au-delà du temps, au-delà de l'espace, liait l'enfant à son père, le père à son enfant, et qui jaillissait à l'heure de cette nouvelle séparation avec la force incommensurable d'un torrent de montagne.

Les pleurs d'Erin déchirèrent alors le lourd silence des adieux. Le corps secoué de sanglots, le petit garçon se jeta dans les bras du jeune sang-mêlé :

« Au revoir, Nathanaël, hoqueta-t-il tristement en enfouissant sa tête au creux de l'épaule accueillante de son frère. Tu vas me manquer, car je t'aimais bien, tu sais. Je ne t'oublierai pas, je te le promets et le soir, avant de m'endormir, je parlerai de toi à Maman et je dirai une belle prière pour toi.

- Ne pleure pas, petit brave, je ne t'oublierai pas non plus, répondit Première Neige en serrant l'enfant blotti contre lui avec une tendresse émue. Aie confiance dans le Grand Esprit et remets-toi à sa bonté : un jour, j'en suis persuadé, nos chemins se croiseront à nouveau. Mais va, maintenant, notre père t'attend. »

Erin hocha la tête et s'éloigna en séchant ses larmes. Il agrippa la main que Sean déjà en selle lui tendait et d'un bond se hissa en croupe. Enlaçant d'un bras la taille de son père, il agita le second dans la direction de son frère. Et Sean à son tour, lentement dans un large geste de la main, comme s'il voulait les embrasser tous à jamais dans la longue fraternité que le temps avait tissée entre eux, salua Première Neige et le peuple cheyenne assemblé en demi-cercle autour de lui. Une dernière fraction de seconde encore, il admira le port souverain du jeune homme drapé dans sa robe en peau de bison peinte, la chevelure de jais ornée d'une plume d'aigle qui ceignait son front altier comme d'une couronne, les traits nobles et les pommettes fières, et ce regard lumineux, ni tout à fait vert, ni tout à fait bleu mais si extraordinairement clair qui brillait dans son fin visage cuivré. Dans ses traits, dans l'expression qui les animait, c'était Aube Naissante qu'il retrouvait une dernière fois, magnifiés, transcendés.

Mais soudain cette vision devint insoutenable, il eut envie de s'enfuir très vite.

Tirant sur les rênes, il talonna doucement les flancs de sa monture. Avec un doux hennissement qui semblait répondre au claquement de langue de son maître, la jolie jument brune, les naseaux frémissants, se mit au pas, docilement suivie par les deux mules d'Abel dont la croupe disparaissait sous les présents offerts par les Cheyennes : coutelas et pipes richement sculptées, parures en os taillé, étoffes en peau brodées ou peintes, fourrures

soyeuses, qu'ils avaient reçus en échange des perles, des couvertures, fusils et munitions que le jeune Irlandais avait apportés.

Un dernier salut de la main et bientôt, Sean, l'enfant et leurs bêtes ne furent plus que de minuscules points noirs sur l'immensité des grandes plaines. La prairie en fleurs étalait au regard des hommes les boutons rouges, jaunes et mauves accrochés aux plis de son ample robe verte.

Quelque temps après que Sean et Erin s'en furent retournés vers l'Est, l'épidémie de choléra qui sévissait sur la Route de l'Oregon atteignit jusqu'aux bastions les plus retranchés de la Frontière. Elle se répandit insidieusement vers le septentrion puis vers le midi, nuage de mort qui recouvrit le pays indien de sa pluie funeste comme la malédiction divine avait plongé jadis dans les ténèbres le royaume de Pharaon.

Dans sa course infernale, qu'aucune barrière ne semblait pouvoir freiner, elle frappa en aveugle les communautés livrées à sa merci, abattit froidement les plus faibles et les plus vulnérables, femmes, enfants et vieillards, mais aussi de jeunes braves dans la fleur de l'âge...

Les médecines ancestrales pourtant toujours victorieuses des maux séculaires restèrent impuissantes devant la terrible maladie de l'homme blanc et les incantations psalmodiées par les chamans s'élevèrent vainement vers le ciel. Désarmés, les hommes rouges abandonnèrent la lutte et prirent la fuite. Les bandes tribales éclatèrent en petits groupes et se dispersèrent à tous les vents pour tenter d'échapper à cet ennemie implacable et sournoise qui rongait les corps et les tordait dans d'atroces souffrances jusqu'aux derniers râles d'agonie.

Lorsque l'été déclina, le long des rivières jusque très loin dans les terres, dans le creux des vallons, sur le front des collines, la grande prairie autrefois si verdoyante, si majestueuse, était jonchée de cadavres noirs et décharnés. Et longtemps on vit rôder près de leurs dépouilles mortelles, les ombres errantes de survivants hagards, devenus fous de douleur, de chagrin et d'angoisse...

Pourtant, après de derniers spasmes, la bête monstrueuse finit par se soumettre, repue des vies dont elle s'était nourrie tout son saoul. Cette année-là, Trois Fusils perdit sa femme Chant des Nuages, Ours Assis, ses sœurs, son fils cadet. Impitoyables, les germes meurtriers n'avaient épargné personne et de tous ceux qui les contractèrent, peu guérirent. Miraculés de l'horreur et de la désolation que l'épidémie avait semée sur son passage, les rescapés se réfugièrent plus haut dans les montagnes pour pleurer leurs morts et oublier.

Nathanaël et Joie-des-Esprits étaient de leur nombre.

C'était l'amour qui les avait soutenus dans l'épreuve au plus fort de la tempête, l'amour qui osait enfin dire son nom et qui, triomphant de l'anéantissement et du désespoir, apportait à leurs âmes blessées, hantées par l'affreux souvenir des mourants, un peu de consolation, de réconfort, et la volonté inébranlable de vivre, coûte que coûte...

CHAPITRE VII

L'hiver qui suivit fut cruel. Une grande partie de la tribu avait migré vers le sud, dans la région de Fort Bent où, entre les rives de l'Arkansas et du Colorado campaient leurs alliés Arapahoes mais, affaiblis par les pertes, dispersés, beaucoup de leurs frères du nord souffrirent de la faim.

Pourtant, l'espoir revint, car l'épreuve avait soudé les survivants, plus encore peut-être que du temps où les cinq bandes tribales cheyennes vivaient ensemble, unies, dans l'harmonie et la fraternité. Et comme par le passé, tous les clans se retrouvèrent pour les festivités et les cérémonies d'été.

Point d'orgue de la vie spirituelle des plaines, rituel votif sacré entre tous, la Danse du Soleil fut cette année-là l'une des plus belles que les hommes rouges célébrèrent jamais. Un grand nombre de guerriers offrirent leur sang en sacrifice à la divinité tutélaire pour implorer le salut de leurs frères et la sauvegarde de leur peuple. Participant lui aussi à cette profession de foi extrême, Première-Neige s'y abandonna comme tous avec enthousiasme, avec vénération. De mémoire de vieillard, jamais auparavant la ferveur de la communauté n'avait atteint une telle intensité. Rarement une telle passion et une telle humilité avaient mué à ce point leur cœur et leur âme.

Isolé avec les autres suppliciés dans le cercle saint, autour de l'arbre sacré, Première-Neige pria ardemment sous les terribles morsures des aiguilles de bois qui transperçaient sa chair, une couronne et des bracelets de sauge bénie ceints autour du front et des poignets, tantôt soufflant dans un sifflet en os d'aigle sculpté, tantôt invoquant la bonté du tout-puissant, en psalmodiant des oraisons que Lui seul pouvait entendre.

Lors de sa préparation à la cérémonie qui avait duré quatre jours, les flashes de l'adolescent affamé par le jeûne s'étaient peu à peu précisés et le sang-mêlé savait qu'enfin, par cet acte ultime de l'immolation où la souffrance touchait à son paroxysme, il allait recevoir la grande Vision, celle qu'il appelait de toutes les fibres de son être depuis des lunes.

Vers le milieu du jour, alors que le soleil à son zénith brûlait ses membres et qu'il semblait peu à peu dans un état comateux rempli d'ombres, l'homme esprit apparut. Les couleurs de paix et de guerre, peintes autrefois sur sa peau nue telles des insignes divins, étaient maculées de larmes de sang qui coulaient des nuées comme des sources infernales. Il se tenait au-dessus d'une plaine vallonnée, aérien, diaphane, opalescent, et le disque du soleil dessinait autour de sa tête une auréole flamboyante, pareille à un diadème d'or et de feu. Suspendu entre ciel et terre, il semblait ployer sous le fardeau de cette couronne irréaliste et il n'était que gémissements, cris et lamentations tandis qu'à ses pieds un combat mortel jetait les guerriers de son peuple dans les ténèbres des soldats aux tuniques bleues.

A cet instant, tendue à l'extrême par la cambrure du corps et les torsions impulsées par la danse, la chair de sa poitrine se déchira, faisant éclater les broches qui la mutilaient. Brutalement délivré de leur entrave cruelle, le garçon s'effondra inanimé sur le sol cependant que les lanières qui le maintenaient dans le cercle claquaient contre le tronc de l'arbre avec un bruit sec. Comme il tombait, il vit un soldat aux prunelles claires et aux cheveux dorés s'approcher de lui pour le relever doucement, d'un geste protecteur et fraternel, alors qu'autour d'eux l'agitation destructrice des hommes, le crépitement sinistre des armes composaient à l'unisson un ballet à la complainte funèbre. Penché sur lui, le

soldat blanc le berça en pleurant et souriant tout à la fois, caressant ses chevaux, embrassant son front. Il était d'une grande beauté et ses traits fins, très purs, ressemblait de façon singulière à ceux de son père irlandais. Soudain, une balle le foudroya et tout se figea ; son sourire, son regard s'éteignirent. Des ruisseaux de sang à nouveau se mirent à pleuvoir sur la prairie, charriant en aveugle les blessés et les morts, et une lune noire chassa le soleil embrasé. Alors l'homme esprit les emporta tous deux, le Blanc et l'Indien, vers un monde d'amour et de félicité éternel, un monde à la splendeur immuable, transcendant, d'où la haine était à jamais bannie...

Plus tard, bien plus tard, lorsqu'il fut revenu à lui, Nathanaël convoqua le shaman et lui raconta ce qu'il avait vu en songe. Il était d'une extrême faiblesse, et cependant, en dépit de ses blessures à vif, de son corps meurtri, il refusa d'attendre davantage pour se confier. Fresque obscure inspirée par la douleur et la transe, son rêve l'avait bouleversé, marquant son esprit d'un sceau indélébile. Chaque image qu'il y avait imprimée était si profondément gravée dans sa mémoire qu'une très grande émotion s'empara de lui, tandis qu'il la retranscrivait pour son auditeur, livide, frémissant, le corps parcouru de frissons et de tremblements convulsifs. Il étoffa sa narration d'une profusion de détails que le vieil homme-médecine recueillit en silence avant d'annoncer, sur le ton laconique et sévère qui lui était familier, qu'il devait consulter les sages et les anciens: l'heure était venue de donner à l'adolescent son nom d'homme.

Pendant quelques fractions de temps, le sang-mêlé avait partagé avec les ascètes et les hommes saints de son peuple le pouvoir sacré de la divination, le don béni de la prescience qui n'appartenait qu'aux plus grands d'entre eux. Pendant ces quelques instants, il avait communiqué avec les forces d'en haut. Et peu lui importait l'interprétation que feraient de sa vision les dignitaires du conseil tribal ; sagace, il avait compris lui-même quels présages véhiculait un tel songe. Annonceur d'un destin de vicissitudes et de souffrance, l'homme esprit incarnait un messager céleste venu prononcer une sentence de désolation, d'infortune et de malheur. Avec ses allégories, ses symboles violents, il personnalisait l'arrêt de mort que l'homme blanc avait signé pour le peuple indien en foulant leur terre ancestrale.

Mais ce soldat blond qui le couvrait de son corps pour le sauver au péril de sa vie, n'était-ce pas le frère chéri, l'enfant adoré que son père avait amené avec lui et qui avait si merveilleusement illuminé leur existence de ses éclats de rire innocents et tendres ? Que venait-il faire dans ce tableau d'apocalypse ? Première Neige se souvint du serment fait au petit garçon, le jour de leur départ : « Aie confiance dans le Grand Esprit et remets-toi à sa bonté : un jour, j'en suis persuadé, nos chemins se croiseront à nouveau. » Une angoisse atroce l'envahit : était-ce dans l'horreur d'un champ de bataille transformé en charnier que devait s'accomplir cette promesse ? Saisi d'effroi, il voulut se défendre contre cette conjecture cruelle dont la simple évocation lui était insoutenable, mais de plus en plus faible, vaincu par l'épuisement et la peur, il perdit connaissance.

Quand le sorcier revint à ses côtés, il le trouva inconscient et agité, le front trempé de sueur, le corps brûlant de fièvre. Vociférant et faisant de grands gestes, l'homme médecin consuma une poignée de glycérie, proféra des incantations pour conjurer les esprits mauvais. Après quoi, il apposa un cataplasme de terre argileuse sur les plaies du jeune homme et s'en alla en disant à Trois Fusils :

« C'est à lui maintenant de décider, s'il veut vivre ou mourir ; s'il trouve en lui la force d'affronter la grande Vision, ton fils vivra. Sinon, il mourra ».

Le lendemain sembla conforter Plume Noire dans ses prédictions funestes. Malgré le long jeûne déjà enduré, Nathanaël refusa de s'alimenter. A l'exception d'une infusion de

plantes dont Trois Fusils s'obstina à faire couler quelques gorgées à la commissure de ses lèvres, il rejeta toute nourriture. Soucieux et désespéré, désolé de voir son fils dépérir ainsi après avoir si magistralement prouvé sa bravoure, le guerrier sortit. Il se trouva alors nez à nez avec Joie des Esprits, qui marchait vers leur tente, les yeux rougis et le visage défait. Le jour de la Grande Danse, elle était au seuil de la loge médecine, parmi la foule assemblée autour des danseurs: elle avait vu Nathanaël souffrir, elle l'avait vu tomber, et elle frémissait encore à cette image qui ne cessait de la poursuivre.

« Est-ce vrai ce que l'on raconte, Trois Fusils ? Est-ce vrai que ton fils se meurt ? »

Accablé de lassitude et de tristesse, l'Indien voulut éluder la sollicitation de la jeune Arapahoe :

« Ta place n'est pas ici, petite fille. Retourne auprès des tiens. »

Mais elle insista :

« Je t'en prie, réponds-moi, ne me laisse pas dans l'ignorance.

- Oui, Joie des Esprits, c'est la vérité.

- Alors conduis-moi auprès de lui ; j'ai préparé du bouillon de viande et une décoction d'herbes vulnérables pour panser ses blessures. Elles cicatriseront plus rapidement. »

Trois Fusils hocha la tête.

« C'est un combat d'homme, petite fille, tu le sais bien ; Première Neige doit vaincre par sa seule volonté ou mourir, telle est la loi dictée par les sages de notre peuple. Nul ne peut s'y soustraire ou en transgresser les commandements sous peine d'offenser l'esprit des grands ancêtres.

- Je sais la coutume, mon père, et je sais qu'il est juste d'en honorer les règles, répondit-elle respectueusement. Mais cette tradition m'interdit-elle de prier pour le salut d'un convalescent ; me condamnera-t-elle pour lui apporter un peu de soutien et de réconfort ?

L'Indien observa avec bonté le joli visage qui sondait le sien, anxieux et fébrile, ces beaux yeux qui brillaient de larmes mal contenues, le suppliaient. Qui d'autre que ce petit être plein d'amour pourrait mieux insuffler à son fils l'envie de vivre et la force sereine d'endosser les prophéties de la grande vision ? Après un moment d'hésitation, le guerrier céda et l'invita à le suivre. Sans attendre d'autre signe d'encouragement, la jeune fille s'agenouilla pleine de gratitude auprès de Première Neige et se pencha sur lui. Emue par sa pâleur et les grandes cernes noires qui creusaient son visage amaigri, bouleversée de le voir si vulnérable et si fragile, elle étouffa un sanglot, tandis qu'elle serrait entre les siens des doigts bleus et glacés. Pourtant, malgré son émoi, malgré sa détresse, c'est d'une voix ferme et déterminée qu'elle l'interpella, effleurant de son souffle chaud les paupières closes:

« Première Neige, c'est moi, Joie des Esprits ; réveille-toi, je te le demande. Tu as montré à tous quel homme valeureux tu es, tu n'as pas le droit de renoncer maintenant, tu dois te battre et guérir, tu le dois m'entends-tu ? »

Au son de sa voix, il tressaillit et du fond de son inconscience, comme pour signifier une reconnaissance, il agrippa la main qui caressait la sienne. A ce mouvement, Trois Fusils comprit que par sa seule présence, la jeune femme aurait plus de pouvoir que toutes les médecines et toutes les invocations de la terre ; plus fort que tout, le lien qui les unissait depuis l'enfance emporterait la victoire sur la mort. Confiant, l'Indien se retira discrètement en signifiant à Fleur d'Argile de faire de même.

« Viens, laissons-les. Ils ont besoin de tranquillité. »

Avant même le crépuscule, Joie des Esprits était parvenue à faire avaler à son protégé le bouillon mijoté pour lui. Le lendemain, revenue avec un plein panier de plantes médicinales, qu'elle avait cueillies, fraîches et odorantes, dans la rosée de l'aurore, elle renouvela sans tarder pansements et bandages. Au delà la grande dextérité qui les accompagnait, chacun de ses gestes trahissait l'affection qu'elle lui vouait depuis toujours, tant ils étaient tendres et délicats. Pendant de longues heures, elle lui tint la main, recueillie et grave. Elle était totalement absorbée dans cette tâche si chère à son cœur et quand elle lui parlait, les mots qu'elle murmurait pour lui montaient dans le silence à l'image de ses gestes, doux, apaisants. Sensible aux soins patients et dévoués qu'elle lui prodiguait, nourri de la chaleur bienfaisante qu'elle diffusait dans son corps malade, de la quiétude qu'elle communiquait à son âme tourmentée, Première Neige recouvra bientôt la vitalité qui l'avait si soudain abandonné.

Après quelques jours, acquise de son rétablissement, Joie des Esprits laissa la place aux notables du conseil tribal et des sociétés guerrières venus préparer l'intronisation du garçon dans le cercle des braves. Fidèle à elle-même, elle s'effaça sans bruit, humblement, mais le cœur gonflé d'une indicible fierté devant la consécration imminente de celui qu'elle aimait et qui, plus que la plénitude d'une quête initiatique, spirituelle et mystique, sanctifiait solennellement l'accomplissement d'un guerrier valeureux. Et c'est debout, arborant ses cicatrices comme un glorieux trophée, avec une dignité et une prestance qui rendaient grâce à sa noblesse naturelle, que Première Neige reçut son nom d'homme.

Acclamé pour son courage et sa vaillance, il s'appellerait désormais Soleil Rouge : le Soleil qui pleure des larmes de sang.